

Gloria Bossé-Truche, « Les représentations de la Prudence et de la Providence dans quelques recueils d'emblèmes espagnols (xvi^e-xvii^e siècles) », p. 1-18.
<<http://umr6576.cesr.univ-tours.fr/Publications/HasardetProvidence>>

Hasard et Providence xiv^e-xvii^e siècles

Actes du cinquantenaire de la fondation du CESR et XLIX^e Colloque International d'Études Humanistes
Tours, 3-9 juillet 2006

publié par le Centre d'Études Supérieures de la Renaissance

Responsable de publication

Marie-Luce DEMONET
Université François-Rabelais de Tours, CNRS/UMR 6576

Mentions légales

Copyright 2007 – © CESR. Tous droits réservés.
Les utilisateurs peuvent télécharger et imprimer cet article,
pour un usage strictement privé.
Reproduction soumise à autorisation.

Date de publication

08 janvier 2008

Date de mise à jour

Ouvrage en ligne publié avec le concours
de l'Université François-Rabelais, du CNRS,
du Ministère de la Recherche et de l'Enseignement supérieur,
du Ministère de la Culture et de la Communication,
du conseil régional du Centre,
du conseil général de l'Indre-et-Loire,
de l'Institut Universitaire de France

Collection « *La Renaissance en ligne* »



Gloria Bossé-Truche

Université François-Rabelais, Tours (CIRÉMIA)

Les représentations de la Prudence et de la Providence dans quelques recueils d'emblèmes espagnols (xvi^e-xvii^e siècles)

L'emblématique espagnole se développe de façon relativement tardive, cinquante ans après la première parution du recueil d'Alciat, *l'Emblematum Liber* (1531), considéré comme le modèle du genre, et une soixantaine d'années après sa composition.

Le contexte spirituel et moral en Espagne est alors très particulier. Le concile de Trente s'est achevé depuis peu (1563). Le pays, fer de lance d'un catholicisme épuré de toute déviance, cherche à exalter la religion et son défenseur, c'est-à-dire le roi (en l'occurrence Philippe II, fils de Charles Quint, pour les deux premiers recueils qui nous intéressent, et Philippe III pour le troisième). Cette double orientation, monarchie et religion, qui préside à l'élaboration des recueils d'emblèmes espagnols, apparaît tant dans les titres que dans les dédicaces. L'orientation spirituelle et morale est très claire pour Juan de Borja qui intitule son recueil *Empresas morales* (il date de 1581)¹. Le père de Juan de Borja est le célèbre Francisco de Borja, cousin de Charles Quint et jésuite plus tard canonisé. Quant à l'auteur, il épousera une nièce d'Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus. La dédicace est adressée au souverain Philippe II. Borja est à l'époque ambassadeur du roi dans le royaume du Portugal, puis en Allemagne auprès de l'empereur Maximilien II et de son fils Rodolphe II. Il a aussi été en charge de l'organisation du palais et de la cour (*mayordomo mayor*) auprès de l'impératrice Marie, sœur de Philippe II, puis de la reine Marguerite d'Autriche, épouse de Philippe III. Il a donc une grande expérience de la vie publique et politique.

Les frères Horozco y Covarrubias, quant à eux, appartiennent, de par leur naissance et leur éducation, au plus prestigieux groupe tolédan du xvi^e siècle. Un

1. Juan de Borja, *Empresas morales*, édition et introduction de C. Bravo Villasante, Madrid, Fundación Universitaria Española, 1981, Facsimiles 7.

de leurs grands-oncles maternels est Diego de Covarrubias, évêque de Cuenca, qui collabora aux sessions du concile de Trente. Il était considéré comme l'un des plus grands juristes, théologiens et humanistes de son temps. Juan de Horozco y Covarrubias est archidiacre de Cuéllar lorsque paraissent ses *Emblemas morales* en 1589² ; le recueil est dédié à son illustre grand-oncle. Et l'on peut imaginer que c'est encouragé par le succès de ce livre que son frère Sebastián de Covarrubias y Horozco en compose un à son tour. Ecclésiastique au même titre que son frère, Covarrubias est chapelain de Philippe III et conseiller du Saint-Office lorsque sont publiés en 1610 ses *Emblemas morales*³. La dédicace est adressée au duc de Lerma, favori de Philippe III.

Comment ces auteurs, élevés sous une double influence, politique et religieuse, utilisent-ils les concepts de prudence et de providence, qui ne sont pas d'origine judéo-chrétienne ?

Aristote a en effet défini la prudence comme la capacité à délibérer correctement sur ce qui est bon pour l'homme, en vue de réaliser la *praxis*, le bien agir digne de l'homme comme citoyen et législateur. Cicéron, plus tard, introduit dans la prudence la notion de prévoyance. *Pro-videre* donne naissance à la providence et Cicéron, dans *La République*, leur confère la même étymologie : « *prudentiam [...] ex providendo* »⁴. L'homme prudent oriente son discernement vers l'avenir en tenant compte des futurs contingents et il est en ce sens « pré-voyant ».

Or, pour être assimilée par les penseurs chrétiens, cette notion subit un processus de christianisation, initié par saint Ambroise, qui érige la prudence au rang des vertus cardinales. Par la suite, saint Thomas, dans la *Somme théologique*⁵, synthétise le rapport entre vertus théologiques et cardinales, faisant de la prudence la reine des vertus cardinales. Elle est en effet la vertu régulatrice générale qui a son siège dans l'intelligence pratique : bien vivre consiste à bien agir. On voit par conséquent qu'il s'opère un glissement de l'éthique (sphère politique antique — *la praxis*) vers la morale (sphère religieuse).

De même que la prudence, le concept de providence n'est pas d'origine judéo-chrétienne mais hellénique et stoïcienne. Elle est synonyme de « nécessité ». Il y a pour les Grecs identité entre raison universelle, loi divine, destin, nécessité des choses. Au contraire, la Bible ne renvoie pas au souci d'élaborer rationnellement l'idée de nécessité ou de causalité. Le Dieu biblique est souverain, libre et maître de l'histoire, mais sa présence est saisie sous le signe de la

2. Juan de Horozco y Covarrubias, *Emblemas morales*, Ségovie, Juan de la Cuesta, 1589.

3. Sebastián de Covarrubias y Horozco, *Emblemas morales*, édition et introduction de C. Bravo Villasante, Madrid, Fundación Universitaria Española, 1978, Facsimiles 3.

4. Cicéron, *La République*, Livres II-VI, Paris, Les Belles Lettres, 1991, p. 101.

5. Jean-Pierre Torrell, *La « Somme de théologie » de saint Thomas*, Paris, Éditions du Cerf, 1998.

gratuité, non de la nécessité, à la lumière d'une histoire du salut. Ultérieurement, la difficulté à surmonter l'opposition de ces contraires a suscité de nombreuses querelles au sein de la théologie chrétienne, en particulier à propos de la prédestination (ainsi, dans la théologie protestante, l'homme reçoit ou non la grâce divine, mais ne peut l'acquérir par les bonnes œuvres, contrairement à ce que croient les catholiques).

Le sujet réapparaît de façon tout à fait significative dans les emblèmes consacrés à la prudence et à la Providence.

De fait, trois mouvements se détachent dans la problématique qui articule ces deux notions. Le premier est un va-et-vient constant entre les domaines politique et religieux, dû à la double orientation thématique propre à l'emblématique espagnole. Ce glissement s'opère à l'intérieur d'un même emblème. Or, et c'est là le deuxième mouvement, il apparaît très vite, dans le discours des auteurs, que le plus prudent et le plus avisé des hommes ne peut percevoir avec certitude les contingences futures, car le monde terrestre se caractérise par une grande instabilité. Ici intervient la Fortune, qui s'oppose en tous points à la Providence. Par conséquent, le seul élément immuable est Dieu. S'en remettre à la Providence divine (troisième mouvement) est la plus grande preuve de prudence. Il s'instaure en outre un cercle « vertueux » dans lequel l'homme contribue activement à son salut en usant de son libre arbitre car son passage sur terre doit l'aider à gagner la vie éternelle.

L'omniprésence des préoccupations spirituelles est telle que les auteurs ne peuvent s'empêcher d'y revenir, même lorsque le thème traité peut en sembler éloigné. Juan de Borja, homme politique avant tout, s'intéresse de près à la seule vertu politique de prudence⁶, fort répandue à l'époque (*prudente* se traduit par « sage », « avisé »...), il désigne l'homme capable de s'adapter à toutes les situations). Or, il est intéressant de voir comment s'opère le passage de la politique à la religion. La gravure (ou *pictura*) de *l'empresa* II, 24 représente un chameau⁷. Le titre (ou *mote*) traduit l'attente du moment opportun pour agir. L'auteur insiste, au début du commentaire, sur la nécessité de commencer chaque chose en son temps. Cela renvoie aux notions de *kairos*, d'*occasio*. Il explicite ensuite le rapport avec la gravure ; le chameau, lorsqu'il est courroucé, sait attendre le moment opportun pour se venger de son ennemi. Vient ensuite la conclusion de l'auteur :

Ce ne sera que justice, si la vengeance est légitime, comme c'est le cas
lorsqu'il s'agit de nous venger des ennemis de la Religion et du bien

6. Il met en garde les ambitieux, conseille les dirigeants et fait l'éloge de la *via mediocritatis*. Voir les *empresas* I, 24 ; I, 36 ; II, 16 ; II, 43 ; II, 52 ; II, 65.

7. Voir Fig. 1.

public et en particulier des ennemis extérieurs et intérieurs à notre Âme, qui sont les choses qui empêchent la volonté divine de s'accomplir en nous.⁸

Ce qu'écrit Juan de Borja correspond tout à fait aux préceptes de la Contre-Réforme : il s'agit de lutter activement contre le péché ou contre les doctrines hérétiques (des protestants en particulier) en vue d'obtenir la grâce divine. Borja introduit la notion de prudence de façon tout à fait générale (il convient d'entreprendre chaque chose au bon moment) pour l'intégrer, au fil de sa démonstration, à la Providence divine.

À l'inverse, Juan de Horozco part d'un motif iconographique tiré de la Genèse pour, dans le commentaire de l'emblème, mentionner les usages politiques. Comme symbole de la Providence divine, la *pictura* de l'emblème II, 18 représente l'arche de Noé en proie au déluge⁹. La main de Dieu en verrouille la serrure de l'extérieur. Le *mote Clausita foris hostium dominus* signifie « le Seigneur est ma protection contre les ennemis extérieurs ». Idée que l'auteur développe dans le commentaire :

Dieu verrouille l'arche de l'extérieur, montrant ainsi comment, dans sa *providence*, il prend un soin tout particulier des siens, et comment ceux-ci ont besoin de sa grâce et de sa protection. Ainsi il nous tient à l'écart du mal, *avant qu'il n'arrive* [...].¹⁰

Il s'agit bien de Providence (au sens étymologique du terme : « avant qu'il n'arrive »), apanage d'un Dieu prévoyant et bienfaisant. Pour montrer que Noé a été prudent de s'en remettre à Dieu, Horozco procède de façon un peu étonnante en assimilant, dans le commentaire, la figure de Noé à celle de Janus (symbole du roi prudent). Cela lui permet d'invoquer une *auctoritas* classique tout en restant dans l'orthodoxie catholique (c'est d'ailleurs une démarche très répandue parmi les emblématises). Il écrit dans le commentaire :

Ce qui a été dit suffit à démontrer la moralité de l'emblème, mais il faut encore signaler, au sujet de l'histoire de Noé, que d'après Béroserus, Noé est le même que les païens ont honoré de tant de titres sous le nom de Janus [...]. Le motif des deux visages, l'un devant et l'autre derrière, qui peut signifier la prudence des princes et de ceux qui doivent gouverner, parce qu'ils doivent connaître le présent et le passé, est très pertinent ici parce que Noé a survécu aux deux périodes, antérieure et postérieure au déluge.¹¹

8. J. de Borja, *Empresas morales...*, *op. cit.*, p. 254-255. C'est nous qui traduisons et soulignons.

9. J. de Horozco, *Emblemas morales...*, *op. cit.*, f° 35r°. Voir Fig. 2.

10. *Ibid.*, f° 36r°.

11. *Ibid.*, f° 36r° et v°. Béroserus est un astrologue de Babylone. On en trouve mention chez Sénèque et Pline.

Janus est précisément la référence d'Alciat pour son emblème XVIII intitulé *Prudentes*¹², qu'Horozco connaissait à coup sûr.

Or, dans les recueils d'emblèmes, les auteurs insistent aussi et surtout sur l'impossibilité de percevoir les contingences futures. Comme si, en dépit de ses efforts, l'homme prudent ne pouvait, par lui-même, prévoir ce qu'il adviendra de lui. Ce discours est d'ailleurs relativement logique, puisque ce serait faire de l'homme l'égal de Dieu dont la Providence est l'apanage.

L'emblème II, 68 de Sebastián de Covarrubias est explicite sur ce point. Voici les premiers vers de l'épigramme :

Qui peut être assez sage et prudent
Pour pouvoir s'enquérir de ce qu'il va advenir ?
Afin de trouver le remède adéquat
À la rude épreuve qui pourrait l'accabler ?¹³

Et l'auteur d'insister dans le commentaire :

Les événements sont si divers, et si incertaines les choses à venir,
qu'aucun homme sensé ne doit s'y fier, même s'il possède certains
indices et de raisonnables conjectures.¹⁴

De fait, le discours se concentre sur la grande mutabilité du monde et sur les caprices du destin. Le motif iconographique récurrent pour symboliser l'instabilité est la mer (nous en avons eu un premier exemple avec le déluge). L'épigramme de l'emblème II, 32 de Covarrubias se conclut sur le terme « *mudança* » (« mutabilité, changement »)¹⁵. Dans le commentaire, l'auteur écrit :

Il n'y a rien dans cette vie de ferme ni de stable.¹⁶

La mer est aussi un élément iconographique intrinsèque aux représentations de la Fortune, antithèse par excellence de la Providence. La gravure de l'emblème I, 65 de Covarrubias fait apparaître la déesse Fortune sur sa roue surplombant la mer. Le commentaire est le suivant :

La Fortune est toute puissante, elle bouleverse tout et met tout sens dessus dessous, mais l'homme vertueux, prudent et sage, ne la craint pas ; il est disposé à rester le même dans la prospérité comme dans l'adversité [...]. En réalité, la Fortune n'est autre que l'ignorance des causes qui produisent les effets et les événements. Et l'on est d'autant

12. Andrea Alciato, *Los emblemas de Alciato. Traducidos en rimas españolas*, Lyon, 1549, édition de Rafael Zafra, José J. de Olañeta et les Éditions UIB, Barcelona, 2003. Voir Fig. 3.

13. S. de Covarrubias, *Emblemas morales...*, *op. cit.*, f° 168r°.

14. *Ibid.*, f° 168v°.

15. *Ibid.*, f° 132r°. Voir Fig. 4.

16. *Ibid.*, f° 132v°.

moins gratifié par la Fortune qu'on l'est par la sagesse et la prudence.
Tout est mu et gouverné par la volonté de Dieu.¹⁷

Nous retrouvons ici des concepts tirés du néo-stoïcisme¹⁸ qui sont légion dans les recueils d'emblèmes. Ils sont inspirés par la Contre-Réforme et l'humanisme jésuite¹⁹.

Un autre exemple de mutabilité est tiré de l'emblème II, 34 de Covarrubias toujours. L'*inscriptio* *Mutatur in horas* prévient : « Elle change d'heure en heure ». La Fortune est représentée cette fois avec les pieds ailés, pour en symboliser le mouvement constant. Elle est debout sur la mer et tient une voile gonflée par le vent. En voici l'épigramme :

La mer démente et la lune inconstante
Ne montrent jamais un seul être, ni une seule consistance,
À elles se joint la Fortune
Plus encore qu'elles deux, changeante par essence.
D'elles trois, et de chacune
Se méfie celui qui vit selon la Prudence,
[...] Afin que son espoir ne soit pas vain.²⁰

Le choix des auteurs d'illustrer ce que n'est pas la Providence relève d'une démarche pédagogique : il s'agit de mettre en garde, voire d'effrayer le lecteur, afin de lui montrer la voie à suivre. L'erreur consisterait à mettre ses espoirs dans les choses vaines, comprenons terrestres. La seule certitude future à laquelle l'homme peut se préparer est sa mort certaine. Autre précepte néo-stoïcien, la sentence de Sénèque « *Quotidie morimur* » (« nous mourons chaque jour ») est reprise par Juan de Borja et Juan de Horozco²¹, pour évoquer la fugacité de la vie et l'unique réalité stable : la mort inéluctable.

Le prudent vit donc vertueusement pour entrer dans la Providence divine ; pour cela il doit faire usage de son libre arbitre afin de bien agir et de gagner la vie éternelle.

Sebastián de Covarrubias réunit ainsi les notions de prudence et de libre arbitre dans un emblème qui est une critique de l'astrologie. Le *mote* « *Fato prudentia major* » signifie « la prudence est plus grande que le destin »²². Les deux

17. *Ibid.*, f° 65v°. Voir Fig. 5.

18. Les doctrines du stoïcisme ayant été adaptées aux idéaux chrétiens, il semble plus pertinent de parler de néo-stoïcisme.

19. Voir Karl-Alfred Blüher, *Séneca en España*, Madrid, Gredos, 1983.

20. S. de Covarrubias, *Emblemas morales...*, *op. cit.*, f° 134r°. Voir Fig. 6.

21. Voir J. de Borja, *Empresas morales...*, *op. cit.*, II, 97 et J. de Horozco, *Emblemas morales...*, *op. cit.*, II, 9. La sentence est tirée des *Lettres à Lucilius*, Livre III, Lettre 24.

22. S. de Covarrubias, *Emblemas morales...*, *op. cit.*, f° 97r°. Voir Fig. 7.

derniers vers de l'épigramme expliquent que l'homme peut déjouer les pièges du destin grâce au libre arbitre et à la prudence (qui sont les deux derniers termes de l'épigramme). La pensée de Covarrubias est imprégnée de ces deux notions. Son grand-oncle maternel, présent au concile de Trente, a été témoin des polémiques opposant catholiques et protestants, pour qui la prédestination scelle d'emblée la destinée de l'âme humaine. C'est pourquoi il revient en ces termes sur ce sujet :

L'homme étant doté d'un si précieux trésor, le libre arbitre, Dieu remet son âme en ses propres mains pour que, par sa liberté d'action, il mérite, avec l'aide de la grâce divine.²³

On perçoit aisément les liens qui unissent les deux notions. L'homme prudent contribue énergiquement à son propre salut, car les bonnes œuvres sont la traduction active de la foi du fidèle. Il participe ainsi, en une sorte de « cercle vertueux », à l'action divine de la grâce, dans la perspective de gagner la vie éternelle. Aussi, se préparer à bien mourir est une preuve de prudence : car l'homme ne doit pas oublier qu'il est mortel et que son passage sur terre n'est que transitoire. L'insistance sur les « fins dernières » est très lourde dans les recueils qui nous occupent. L'assimilation — la christianisation — des concepts stoïciens y est frappante.

L'un des thèmes chers aux stoïciens qu'abordent les emblématises est celui de la connaissance de soi. Le « connais-toi toi-même » socratique est une préoccupation éminemment stoïcienne, mais elle est appréhendée ici à travers le prisme du catholicisme. L'idée d'auto-évaluation va se nuancer jusqu'à devenir la prise de conscience suivante : il est nécessaire à l'homme de réaliser et de garder en mémoire qu'il est peu de chose, ainsi il ne pêchera pas. Le *memento mori* est intrinsèquement lié à la connaissance de soi. La mémoire appartient, dans le panthéon des vertus, à la prudence, de même que l'intelligence et la providence. Par conséquent il n'est pas étonnant que la mémoire soit liée à toute une tradition moralisatrice qui favorise l'utilisation de l'allégorie ou du symbole en vue de fixer des messages religieux forts.

L'époque connaît un intense développement des arts de mémoire (Ignace de Loyola met au point la composition de lieux et les jésuites exploitent les gravures d'emblèmes comme images de mémoire). Ces *picturæ* vont ainsi figer des motifs iconographiques que l'on retrouvera plus tard dans les Vanités.

Deux brefs exemples montrent l'intérêt porté à la mémoire. L'*empresa* qui clôt de manière significative la première partie du recueil de Juan de Borja a pour *mote* *Hominem te esse cogita*, « rappelle-toi que tu es un homme ». La gravure représente une tête de mort accompagnée du commentaire suivant :

23. *Ibid.*, f° 97v°.

Rien n'est plus important pour le chrétien que la connaissance de soi, parce que s'il se connaît, il ne sera pas orgueilleux, sachant qu'il n'est que cendre et poussière ; il n'estimera pas les choses de ce monde, sachant qu'il va le quitter très vite. Avoir ceci *devant les yeux* est le meilleur moyen de ne pas s'égarer.²⁴

L'expression « devant les yeux » est à prendre au sens figuré bien entendu, mais aussi au sens propre, en s'appuyant sur la gravure qui devient image de mémoire.

Covarrubias souligne à son tour l'impact de l'image au moyen d'une borne constituée d'os amoncelés en forme de squelette. Celui-ci tient un miroir sur un chemin marqué de pas (II, 82). L'épigramme insiste sur ces thèmes :

On dit que le souvenir de la mort
Est le véritable miroir de la vie,
Si l'homme, en s'y contemplant, réalise
Qu'elle passe et lui est comptée.
Mais si d'aventure il oublie
L'épreuve rigoureuse et forte
De ses fins dernières
Et que l'âme ne la grave en sa mémoire
Il perd alors les plus sûrs gages de sa gloire.²⁵

Les oppositions terme à terme placées aux rimes *mort/vie* et *oublie/mémoire* sont destinées à frapper le lecteur. Nous sommes en présence de thèmes chers à la Réforme catholique : le *memento mori*, les images de la mort et des fins dernières, et le caractère mnémotechnique de l'image.

Il convient pour conclure d'insister sur le processus de christianisation de ces notions de prudence et de providence qui ne sont pas d'origine judéo-chrétienne. Elles ont la même étymologie mais ne sont pas toutes deux à portée humaine. L'homme peut se montrer prudent mais il ne peut accéder à cette Providence qui est toute divine. L'aspiration à y participer et à la mériter dans l'espoir de gagner la vie éternelle modèle néanmoins le comportement du fidèle et l'encourage à résister à la Fortuna, c'est-à-dire au chaos.

Le discours des auteurs que nous avons étudiés montre le désir d'appuyer l'orthodoxie tridentine. La théorie sur les liens qui unissent prudence et Providence se développe souvent dans le commentaire qui marque une ten-

24. J. de Borja, *Empresas morales...*, *op. cit.*, p. 199. Voir Fig. 8.

25. S. de Covarrubias, *Emblemas morales...*, *op. cit.*, f° 182r°. Voir Fig. 9.

dance à l'hypertrophie (comme l'a démontré Claudie Balavoine²⁶). Les sources qui se multiplient en marge du commentaire se réfèrent toujours à une *auctoritas* (preuve d'orthodoxie) de même qu'elles renvoient au souvenir de ce qui s'est écrit auparavant. La glose permet en outre aux auteurs de développer leur discours et de donner à leur tour des gages de leur orthodoxie, ce qui est aussi, dans cette période où l'Inquisition est prompte au soupçon, une grande marque de prudence.

Gloria Bossé-Truche, Université François-Rabelais, Tours (CIRÉMIA)

26. Claudie Balavoine, « Le statut de l'image dans les livres emblématiques en France de 1580 à 1630 », dans *L'Automne de la Renaissance*, études réunies par J. Lafond et A. Stegmann, Paris, Vrin, 1981, p. 163-178.

EMPRESAS MORALES. 255

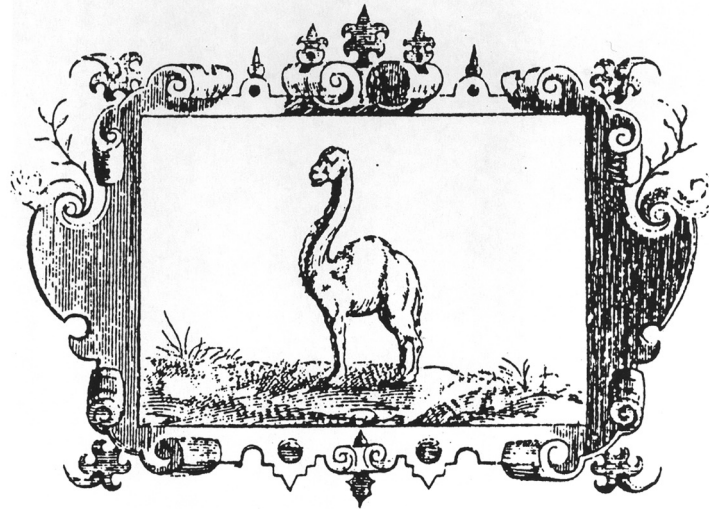


Fig. 1 – Juan de Borja, *Empresas morales*, [1581], édition et introduction de C. Bravo Villasante, Madrid, *Fundación Universitaria Española*, 1981, Facsímiles 7, p. 255.

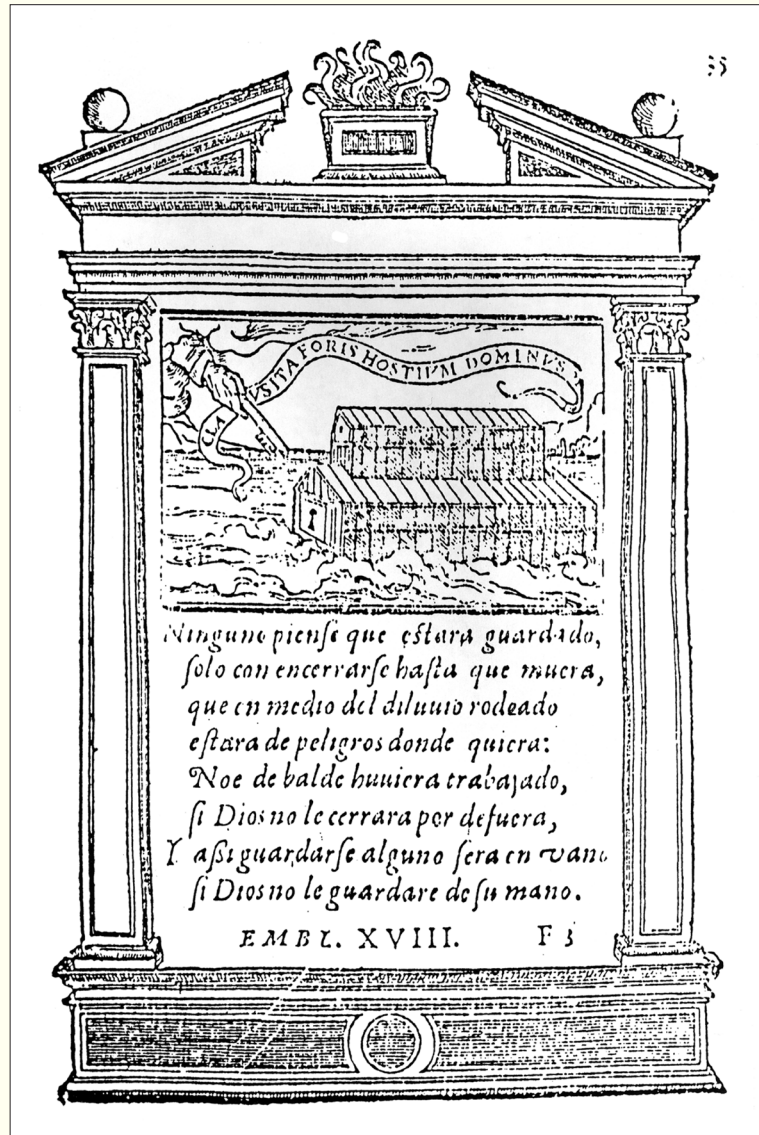


Fig. 2 – Juan de Horozco y Covarrubias, Emblemas morales, Ségovie, Juan de la Cuesta, 1589, f° 35^o.



Fig. 3 – Andrea Alciato, Los emblemas de Alciato.
Traducidos en rimas españolas, Lion, 1549, édition de Rafael Zafra, José J. de
Olañeta et les Éditions UIB, Barcelona, 2003, Emblema XVIII, « Prudentes ».



Fig. 4 – Sebastián de Covarrubias y Horozco, *Emblemas morales*, [1610], édition et introduction de Carmen Bravo Villasante, Madrid, Fundación Universitaria Española, 1978, Facsímiles 3, f^o 132^o.



Fig. 5 – Sebastián de Covarrubias y Horozco, Emblemas morales, [1610], f° 65^{ro}.

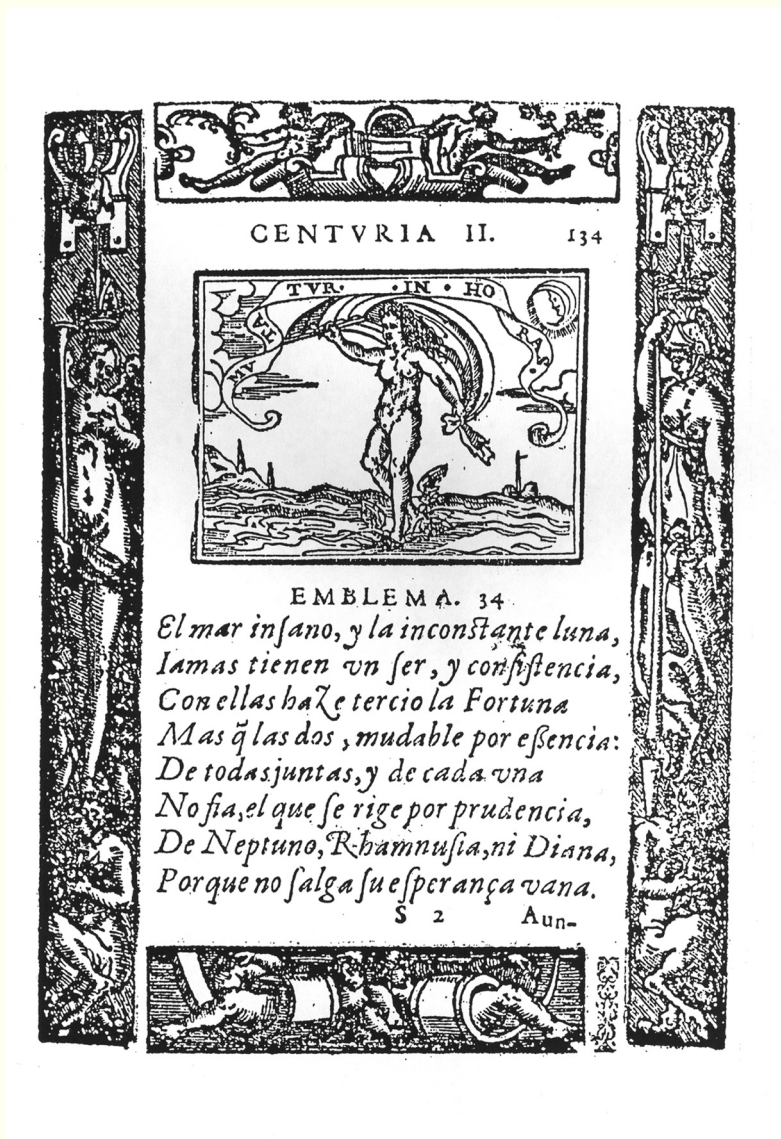


Fig. 6 – Sebastián de Covarrubias y Horozco, Emblemas morales, [1610], f° 134r°.

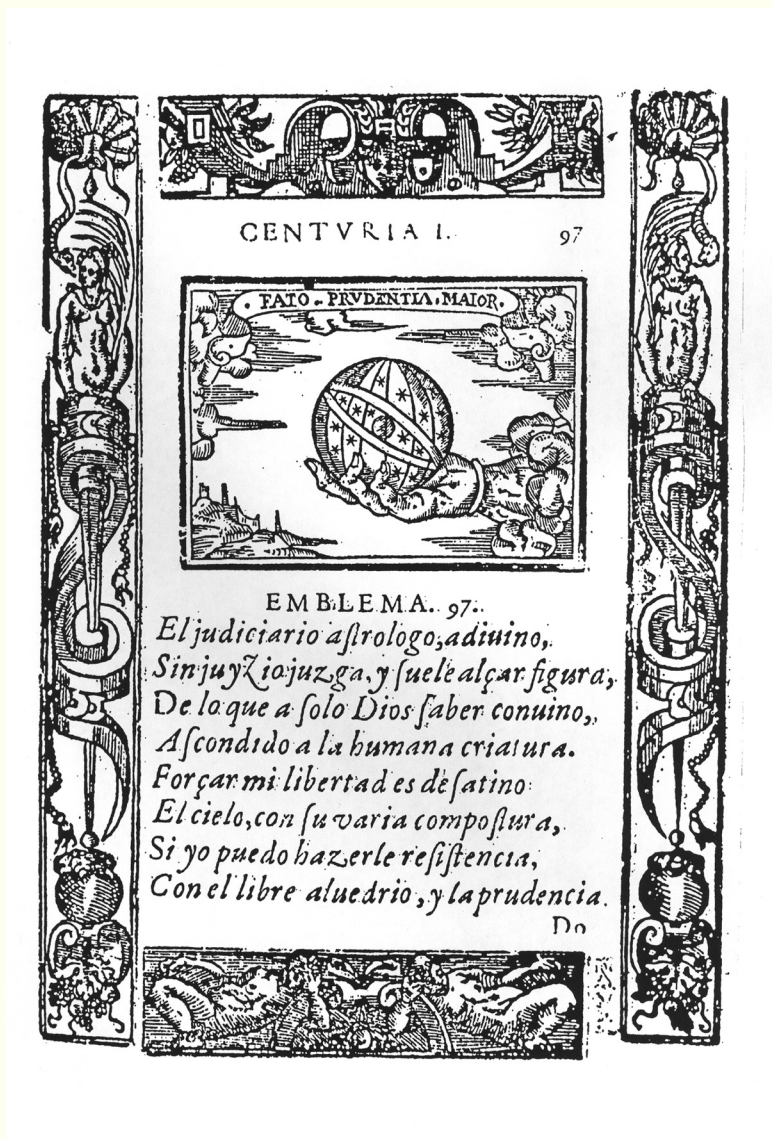


Fig. 7— Sebastián de Covarrubias y Horozco, Emblemas morales, [1610], f^o 97^o.

EMPRESAS MORALES. 199



Fig. 8 – Juan de Borja, *Empresas morales*, [1581], p. 199.



Fig. 9 – Sebastián de Covarrubias y Horozco, Emblemas morales, [1610], f° 182r°.